

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

II.

Pour expliquer la présence du docteur Perrier au village de Mortreuil et comment il était arrivé à loger chez Frangoise Bédache, il nous faut retourner un peu en arrière, c'est-à-dire au jour où la comtesse de Gabrinoff était devenue l'épouse de M. d'Armangis.

On doit se rappeler que Berthe, après la cérémonie nuptiale, avait pris à l'écart le docteur et sa fiancée et que, en leur donnant une dernière somme de cent mille francs, elle leur avait catégoriquement déclaré que c'en était fini pour eux d'exploiter celui qu'elle venait d'épouser; la Cardoze était partie, on s'en souvient, en adressant à Berthe un menaçant adieu qui prouvait qu'elle n'avait pas renoncé à extorquer de nouvelles sommes.

Madame d'Armangis avait donc vécu dans l'incessante inquiétude de voir le couple congédié reparaître avec un nouveau moyen de chantage. Mais le temps s'était pourtant écoulé sans que le docteur et Nicole eussent mis leur menace à exécution.

Ni Perrier ni la Cardoze n'avaient cependant oublié les époux d'Armangis, mais le hasard avait fait que le jour même où les deux associés comptaient tenter un nouvel assaut, ils s'étaient trouvés inopinément lancés sur une si belle piste que, pour la suite, ils avaient momentanément abandonné l'ex-comtesse de Gabrinoff et son nouvel époux.

Avec le million donné d'un seul coup, les diverses sommes soutirées formaient un total de quinze cent mille francs, c'était un assez joli denier pour que Perrier et Nicole pussent au moins à remercier celui qui avait été la cause première de leur fortune, c'est-à-dire le chevalier de Saint-Dutasse.

— Done quand, après la messe de mariage, ils avaient été carrément remerciés par Madame d'Armangis, ils étaient partis furieux.

— Elle n'en sera pas quitte à si bon marché... nous la rattraperons sans trop courir... un jour ou l'autre l'occasion se présentera de faire baisser le caquet de la d'Armangis, disait Nicole en regagnant, au bras de Perrier, l'hôtel où ils étaient descendus en arrivant de Blancey pour assister à la cérémonie nuptiale.

— L'occasion ! l'occasion ! répéta Perrier moins confiant dans l'avenir, on ne trouve pas si facilement l'occasion.

— Bah ! elle s'est présentée une fois déjà, pourquoi ne reviendrait-elle pas ?

— Oui, elle s'est offerte... mais grâce à M. de Saint-Dutasse, qui m'a mis le nez dessus en me donnant le conseil de faire transporter le blessé chez moi... un fier conseil, il faut l'avouer...

... elle se tenait, muette et sans reculer, sur le seuil de la porte.

... le chevalier en donne tous les jours de pareils, sa connaissance est à cultiver.

— Cult vous la, fit Nicole en riant.

— Le fait est que nous lui devons bien une visite pour le remercier de ce bon avis qui nous a valu un million et demi. Voilà de longs mois écoulés... et notre reconnaissance retardée.



—Passons chez lui, décida brusquement la Cardoze qui était pour les promptes résolutions.

Mais au domicile de M. de Saint-Dutasse, il leur fut répondu que le chevalier, ayant repris du service, était en garnison à Lunéville.

—Partie remise, se dirent les fiancés.

Le soir même ils repartirent pour Blancey, comptant bientôt revenir à Paris pour y jouir de la fortune qui leur était survenu et l'augmenter encore en mettant Mme d'Armangis à contribution. Dans leur pensée, ils ne voulaient rester à Blancey que le temps juste d'y préparer leurs paquets et de faire résilier le bail de la petite maison que Perrier avait louée à long terme. A leur rentrée au logis, une idée de la Cardoze changea ce projet.

—A quoi bon retourner maintenant à Paris ? dit-elle, nous manquerions justement le gibier que nous poursuivons. Voici le printemps de retour, et les d'Armangis vont venir passer la belle saison à leur château... A douze lieues près, nous aurons pour ainsi dire le nouveau ménage sous la main... Mieux vaut donc attendre ici.

Contrairement à leur espoir, Mme d'Armangis avait prudemment décidé de ne pas faire le voyage des Ardennes. Elle voulait d'abord laisser aux souvenirs de M. d'Armangis le temps de s'éteindre avant de le ramener dans ce pays où tout lui rappelait l'assassinat de M. de Gabrinoff. Le printemps s'écoula donc et l'été avait déjà atteint le milieu de juillet quand, impatientée de ne pas voir arriver la proie attendue, Nicole dit au docteur :

—Allons donc voir à Paris ce qu'ils deviennent.

Et le lendemain, ils se mirent en route.

Avant de continuer plus avant notre récit, nous devons annoncer que le tout platonique ménage du couple avait cessé. La Cardoze, nous le répétons, avait confiance en l'avenir... une telle confiance même qu'elle avait escompté cet avenir. Bien qu'elle eût fixé au deuxième million acquis le moment du mariage, elle était si certaine d'extorquer aux d'Armangis les cinq cent mille francs qui devaient parfaire la somme qu'elle en avait fait crédit à Perrier et s'était fait épouser à la condition de tenir leur union au secret. Aussi continuerons-nous à les regarder simplement comme fiancés. Quand ils partirent pour ce second voyage à Paris, il y avait deux mois que le docteur avait vu se rompre, avant le terme, l'étrange pacte qui reculait son bonheur.

Aussitôt descendus de la voiture qui les avait amenés dans la capitale, Nicole dit au médecin :

— Avant d'aller tarabuster les d'Armangis, passons encore chez M. de Saint-Dutasse. Notre bonne étoile voudra peut-être qu'il soit à Paris et nous lui ferons enfin nos tardifs remerciements.

Les deux époux trouvèrent le chevalier au logis.

Depuis un grand mois, M. de Saint-Dutasse avait donné sa démission et quitté l'état militaire dont, sans qu'on sût pourquoi, il s'était subitement désisté.

— Ah ! fit-il en riant à la vue de Perrier, il paraît que les conseils qu'on vous donne ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd. Saperjeu ! vous en tirez un rude profit... j'ai entendu parler de vos exploits... A vous deux, Nicole, vous menez les choses rondement.

Puis, ayant accepté les remerciements du docteur, qui protesta de sa reconnaissance, le chevalier parla de la pluie et du beau temps, échangea quelques compliments grivois à la Cardoze et,

après une assez courte audience, tapota les joues de la belle jeune femme en disant :

— Je ne vous retiens pas, mes enfants.

Quand le couple se retrouva dans la rue, Nicole fit un moue de dépit et s'écria :

— Ils sont bons, ses conseils, je l'avoue... mais il ne les prend pas. Dans tout ce qu'il nous a dit tout à l'heure, il n'y a pas de quoi tirer dix sous.

— Bah ! qui sait ? fit Perrier souriant.

— Que veux-tu dire ?

— Que le chevalier, en nous reconduisant, m'a soufflé de revenir dans une heure... tout seul.

— Tiens ! tiens ! s'il allait encore nous indiquer une mine à exploiter.

— C'est ce que nous saurons bientôt.

Le médecin fut exact au rendez-vous donné, et, à son retour de chez M. de Saint-Dutasse, la Cardoze, qui avait été l'attendre à l'hôtel où ils logeaient, ne lui donna même pas le temps de s'asseoir :

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh ! eh ! ma chère, tu étais dans ton tort en prétendant qu'il n'y avait pas dix sous à tirer aujourd'hui des paroles du chevalier.

— Il t'a encore donné un conseil ?

— Non... il m'a donné une commission.

— Et tu l'as faite ?

— Oh ! comme tu y vas, toi... ce n'est absolument pas dans le voisinage qu'il m'envoie.

— Où donc ?

— Au diable au vert... à près de cent lieues d'ici... dans les Vosges... à un village du nom de Mortreuil.

— Quoi faire ?

— M'informer des suites d'une escapade de dragons qu'il a commise, il y a deux mois... elle est drôle, l'histoire qu'il m'a contée... Tiens, écoute.

Et le docteur fit à Nicole le récit de cette gageure tenue par M. de Saint-Dutasse que le lecteur connaît.

— Tu comprends, continua-t-il, que le chevalier étant parti le lendemain, au point du jour, avec les autres officiers, est désireux de savoir ce qui s'en est suivi... et cette suite peut fort bien être de la compétence d'un médecin... discret. Il m'expédia donc là-bas pour m'informer s'il y a eu esolandre... si la chose a été sue ou cachée... bref, offrir adroitement mes services pour plus tard, si besoin en est, afin que l'affaire ne puisse s'ébruiter par le bavardage d'un médecin du pays.

— Tu vas donc aller à Mortreuil ?

— Dame ! c'est bien le moins que je puisse faire pour témoigner ma reconnaissance à un homme auquel nous devons d'avoir gagné un million et demi.

— Et tu attendras là-bas ?

— Oh ! non. La frasque du chevalier ne date que de deux mois... Sa conséquence probable sera l'affaire d'un second voyage. Peut-être le fait est-il complètement ignoré et n'aura-t-il aucun compromettant résultat pour la personne... En un mot, je vais, comme on dit, prendre l'air du bureau.

— Des informations pareilles sont délicates à se procurer.

— Bah ! je m'inspirerai des circonstances ; il me suffit pour le moment de savoir que la maison est située en face de l'auberge du pays... une superbe maison... le chevalier m'en a bien détaillée... Si l'événement a fait scandale, l'aubergiste chez lequel je m'installerai sera le premier à me conter tout.

—Ah ! une superbe maison ? répéta Nicole. Tu vas chez des riches alors ?

Perrier se mit à rire.

—Eh ! eh ! fit-il, tu m'as tout l'air de l'apercevoir qu'il y a plus de dix sous à tirer de l'aventure.

—Dame !

—Le fait est que, tout en rendant service au chevalier, on peut s'assurer s'il n'y a pas derrière lui autre chose à glaner que des myrtes.

—Et moi, que vais-je faire ?

—Toi, tu retourneras m'attendre à Blancey où je te rejoindrai dans une quinzaine. Je rendrai compte par lettre au chevalier de mon expédition.

—Et les d'Armangis ?

—Pour cette fois encore nous les laisserons tranquilles... Ne chassons pas deux lièvres à la fois.

Trois jours après, le docteur, que la Cardoze avait laissé partir, arrivait à Mortreuil et s'installait à l'auberge qui lui avait été désignée par de Saint-Dutasse.

—Vous avez là, en face de vous, une bien belle propriété, dit-il à l'aubergiste qui lui servait à dîner dans sa chambre.

—Oui, elle appartient à M. Faustol, le plus riche propriétaire du pays. Il a tant de millions à remuer à la pelle qu'il ne sait que faire de sa fortune, répondit l'hôtelier.

Ce laconique mais fort agréable renseignement fit palpiter doucement le cœur de Perrier.

—Vraiment ? Il est embarrassé de ses millions ? N'a-t-il pas d'enfants ?

—Pardonnez-moi... une fille... Ah ! le mortel qui l'épousera ne sera pas à plaindre !

—Elle est donc encore à marier ?... Souvent, les filles qui ont une énorme dot sont laides à faire peur, insinua le médecin en affectant de n'attacher aucune importance au sujet traité.

—On ne peut dire cela de Mlle Faustol, qui a une ravissante tête.

—Ou bien, quand elles ne sont pas laides, elles se trouvent être contrefaites... Souvent aussi la grosse dot est un moyen d'éteindre les susceptibilités du futur à propos du passé de la demoiselle.

—Oh ! soyez tranquille, rien de tout cela ne regarde Mlle Amélie.

Perrier se mit à rire en répondant :

—Mais, mon cher monsieur, croyez que je suis parfaitement tranquille, attendu que Mlle Amélie m'importe peu. Je ne la connais uniquement que par ce que vous venez d'en dire, et il y a gros à parier que la connaissance n'ira pas plus loin, puisque je pars dans trois heures pour Lunéville. J'y vais voir un de mes parents, capitaine de dragons, qui sera bien surpris, car je ne l'ai pas prévenu de mon arrivée.

—Un capitaine de dragons ! s'écria Frochon, mais vous ne le trouverez pas à Lunéville.

—Bah ! pourquoi donc ?

—Parce que, depuis deux mois, les dragons y ont été remplacés par des régiments de lanciers.

—Qu'en savez-vous ? dit le docteur jouant la surprise.

—A leur passage, j'ai ouï les officiers supérieurs des dragons.

—Sapristi ! que m'annoncez-vous là ? Etes-vous bien certain que c'étaient des dragons ?

—Positivement. Ils ont soupé et couché chez moi, je vous le répète.

—Soupé ? Alors ils ont dû mettre le village en révolution, car, après boire, ils sont de vrais diables...

—Eh bien ! non, vrai ! vous faites erreur... ils ne se sont pas occupés du village... ils n'ont pas bougé d'ici.

—En ce cas, votre millionnaire et sa fille ne doivent pas avoir fermé l'œil de la nuit à cause des chants et des cris de ces messieurs.

—Erreur encore, ils ont été sages au possible et, comme ils étaient arrivés à la nuit tombée et qu'ils sont repartis le lendemain au point du jour, je ne crois pas que Mortreuil se soit même douté de leur passage.

—Ils n'ont pas commis la plus petite esopado... la moindre folie ?

—Pas ça ! dit Frochon en faisant claquer son ongle sous sa dent.

Cette série de réponses prouvait à Perrier que rien du crime honteux de M. de Saint-Dutasse n'était connu dans le pays.

—En est-il de même dans la maison en face ? A coup sûr non... ils doivent avoir étouffé l'affaire entre quatre murs... Comment pénétrer chez ce millionnaire pour savoir à quoi m'en tenir ? se demanda-t-il en attendant l'aubergiste qui était allé lui chercher un autre plat.

A la rentrée de Frochon, le docteur secoua tristement la tête en disant :

—Ma foi, mon digne hôte, vous pouvez remporter ce nouveau mets, car la nouvelle que vous m'avez donnée m'a coupé net l'appétit... Moi qui m'étais fait une fête de passer quelques jours à Lunéville avec mon capitaine de dragons... Fichue idée que j'ai eue de ne pas lui écrire pour mieux le surprendre ! Quel ennui ! C'était un temps que je m'accordais pour me reposer. Je crois que le mieux pour moi est de renoncer à ces vacances et de retourner tout droit à mes malades.

—Vos malades ! Est-ce que vous êtes médecin ? dit vivement Frochon.

—Oui... d'où vient votre surprise ?

—Oh ! ce n'est pas précisément de la surprise... Voilà ce qui en est... Nous sommes sans médecin pour le quart d'heure... car le nôtre vient de mourir d'une chute de cheval.

—Avez-vous quelqu'un de souffrant dans le village ? Je suis à sa disposition, s'écria Perrier avec un feint empressement.

—Grand merci ! Pour le moment nous n'avons personne de malade dans Mortreuil. Avant de se casser la tête, notre docteur avait pris la précaution de guérir tout son monde. Et puis, en attendant qu'il nous en vienne un nouveau, nous ne manquons pas de médecins dans les environs... J'ai même été chargé de lui en trouver un bon par la vieille servante de M. Faustol.

Perrier dressa aussitôt l'oreille.

—Ah ! fit-il. Quelqu'un est-il donc indisposé chez ce M. Faustol ?

—Non. C'est seulement par prudence... à cause de la demoiselle. Elle a été malade, il y a deux mois, d'une maladie nerveuse dont le défaut l'a soignée. Maintenant, elle se porte à merveille...

—Une maladie nerveuse demande d'habitude un traitement fort long, insista le docteur.

—Oui... mais moi, j'ai toujours ouï que la maladie de la demoiselle était tout bonnement la suite d'un excès de fatigue... Elle est délicate, la jeune fille... et elle aura voulu trop en faire.

dans la conduite de la maison, après le départ de Mlle Bédache.

— Qu'est-ce que Mlle Bédache ?

— C'est la gouvernante qui a administré pendant les seize années de vovago de M. Faustol. Quand Mlle Amélie est arrivée chez son père, les fonctions de Mlle Bédache lui revenaient de droit. Alors M. Faustol a congédié la personne en lui donnant une pension de six mille francs et une maisonnette à l'autre bout du village.

— Hum ! hum ! fit moqueusement Perrier.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que votre M. Faustol m'a tout l'air d'être un gaillard.

— Un gaillard... en quoi ?

— Dame ! une demoiselle qui est restée seize ans chez un veuf et qu'il remercie quand sa fille revient au logis... est-ce que vous ne voyez rien de suspect là dessous ? Ne pensez-vous pas que le père a craint que son enfant fût témoin de ses légèretés ?... Alors il a sauvé les apparences avec un faux congé et en installant Mlle Bédache dans cette petite maison... où il doit faire de nocturnes visites.

— Vous voulez dire qu'elle est sa bonne amie ? s'écria Frochon en comprenant enfin l'insinuation.

— Sans doute.

L'aubergiste fut pris d'un fou rire qui lui permit à peine de bégayer :

— Oh ! monsieur le docteur, on voit bien que vous ne connaissez pas Mlle Bédache !

— Est-ce donc une sévère vertu ?... alors je ne m'explique pas votre gaieté.

— Oh ! ce n'est pas ça, voyez-vous... Qu'elle soit vertueuse, je n'en sais rien... mais ce que je sais, par exemple, c'est qu'elle est laide à faire reculer une puce ; maigre comme une lame de couteau... et, en plus, un caractère à rendre un mouton enragé : quinteuse, mauvaise, envieuse. Ah ! la vilaine créature, au physique et au moral ! Écoutez : On n'est pas méchant à Mortreuil. Eh bien, là, vrai de vrai, quand on a su que M. Faustol lui accordait une pension de six mille francs, on a dit qu'il aurait cent fois mieux fait de lui donner une boulette empoisonnée.

Et, en proie à un nouvel accès d'hilarité, Frochon se prit le ventre à deux mains en s'écriant d'une voix que saccadait le rire :

— La Bédache maîtresse de M. Faustol ! c'est par trop fort ! un singe même ne voudrait pas d'elle !

Tous ces détails s'étaient casés, un à un, dans la mémoire du médecin qui, pendant que l'aubergiste se pâmait joyeusement, était en train de se dire :

— J'ai idée que cette Bédache pourrait m'être grandement utile... car, méchante comme elle l'est, elle doit exéquer Mlle Faustol qui a été la cause involontaire de sa mise à la retraite.

Cela pensé, il consulta sa montre en s'écriant :

— Diable ! si je veux prendre la diligence au passage, je n'ai que juste le temps de visiter Mortreuil.

— Laissez-vous donc tenter, docteur. Puisque vous vous étiez accordé quelques jours de vacances, passez-les chez nous.

— J'ai bien envie de vous écouter, dit Perrier en se donnant l'air d'hésiter.

— Je vous répète que le pays est magnifique... sans parler de ma cuisine qu'on cite à la ronde.

— Eh bien, je ne dis pas tout à fait non. Je me déciderai pendant la promenade que je vais faire.

— Oh ! vous n'en aurez pas pour bien longtemps à marcher... en vingt minutes, aller et retour, vous aurez tout vu.

— Est-ce que le village ne possède rien de curieux ?

Cette question ranima l'hilarité de Frochon, qui répondit avec un gros éclat de rire :

— En fait de curiosité, je ne connais que Mlle Bédache... Vous l'apercevrez sans doute à travers les carreaux du rez-de-chaussée de sa maison à volets verts... oh ! la bicoque est facile à reconnaître : car, pour sûr, il doit y avoir une charogne devant sa porte... Dans le village, quand un animal ordo, on se hâte de le porter sous les fenêtres de Mlle Bédache.

Sur cette dernière indication, qui donnait la mesure de l'affection que les habitants de Mortreuil portaient à la vieille fille, Perrier se mit en route.

— Rien encore, pensait-il, rien n'a transpiré de l'aventure du chevalier. On ignore tout dans le village. En est-il ainsi chez le père de Mlle Faustol ?

Quand il arriva en vue de la maisonnette de la Bédache, le docteur put se convaincre de l'exactitude des renseignements de l'aubergiste. Un chien mort était étendu devant la porte, au marteau de laquelle pendait aussi un chat crevé.

— Voyons quel parti on peut tirer de cette gouvernante congédiée, se dit-il.

Et il heurta du pied à la porte de Françoise qui, tout aussitôt, vint lui ouvrir.

Depuis deux mois que la harpie habitait cette retraite, sa vie n'avait été qu'un long accès de rage, car sa rancune et son avarice, qui se livraient un perpétuel combat, la rendaient impuissante au mal. Quand sa haineuse nature la poussait à se venger des Faustol, tout aussitôt son intérêt lui faisait comprendre qu'à la moindre démonstration hostile la pension de six mille francs lui serait coupée.

Ainsi réduite à l'impossibilité de nuire, elle n'avait pas même la ressource de confier à quelqu'un du pays le soin de sa vengeance, car une sérieuse crainte la retenait. Autant la bienfaisance de Faustol le faisait obéir dans Mortreuil, autant la vieille fille s'y savait abhorrée. A la moindre parole qu'elle se permettrait sur le compte du généreux millionnaire, elle comprenait qu'il serait aussitôt crié à la calomnie et qu'elle courrait grand risque d'être lapidée par les paysans exaspérés.

Donc, l'intérêt et la crainte bridaient la venimeuse créature qui, n'osant pas attaquer, s'écriait vingt fois par jour, dans les crises de sa fureur impuissante :

— Mais le diable ne m'enverra donc pas quelqu'un qui se charge, pour moi, de tourmenter ces Faustol maudits !

Telles étaient donc les vindicatives dispositions de la Bédache, quand Perrier avait frappé à la porte qu'elle était venue lui ouvrir.

— Oh ! la vieille et affreuse sorcière ! pensa le médecin à la vue du laid et méchant visage de cette fille qui, pourtant, n'était âgée que de trente-trois ans.

De son côté, elle avait aussitôt reconnu que l'arrivant n'était pas de Mortreuil, et, méfiante, dardant sur lui ses petits yeux gris, elle se tenait muette et sans reculer sur le seuil de la porte.

— Mlle Bédache ? demanda le docteur, qui prit sa pose et sa plus séduisante voix pour l'amadouer.

— C'est moi, fit-elle d'un ton bref.

—Mademoiselle, j'ai l'honneur de me présenter chez vous pour implorer de votre obligeance quelques dinarets renseignements.

Bien que ce ton poli contrastât fort avec les huées et les injures auxquelles les habitants du village l'avaient accoutumé, la vieille fille n'en conserva pas moins sa mine renfrognée.

—Des renseignements ? sur qui ou sur quoi ? dit-elle sèchement sans bouger encore de place.

—Sur Mlle Amélie Faustol.

Comme si le nom de la jeune fille était le mot magique qui devait ouvrir le passage, la Bédache rentra aussitôt en répétant avec un empressement de bon augure pour Perrier :

—Ah ! Entrez donc, monsieur ; entrez, je vous prie.

Et elle le précéda dans cette salle basse du rez-de-chaussée, d'où elle épiait toujours, par la fenêtre, ce qui se passait au dehors.

—Tiens ! on croirait qu'elle se doute que je viens, en ami, pour lui proposer une affaire, pensa le docteur en la voyant faire vivement tomber, devant les vitres, les rideaux de mousseline qu'elle tenait continuellement relevés pour son espionnage.

En effet, François, tout en prenant cette précaution, était en train de se dire :

—Que me veut-il ?... Par prudence, il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

Cela fait, elle se retourna vers l'arrivant et, lui montrant un fauteuil, elle prononça :

—Je vous écoute.

En homme habile, le visiteur attaqua immédiatement le côté sensible.

—Mademoiselle, débuta-t-il, je dois vous prévenir que... dût votre délicatesse s'en froisser... je suis chargé de vous faire d'abord savoir qu'on a l'intention de rémunérer généreusement le service que j'ai mission de vous demander.

La délicatesse de la Bédache fut loin de se froisser, car après cette alléchante entrée en matière, elle répondit avec un sourire :

—Quel est ce service.

—J'ai appris que vous avez longtemps habité la maison de M. Faustol... or, voici ce dont il s'agit. Un de mes meilleurs amis, dont je vous demande à taire le nom, a sollicité la main de Mlle Amélie...

Pendant que Perrier débitait son mensonge, la mégère se disait étonnée :

—Quand Albert m'a renvoyée, il a prétendu que c'était pour faire place à un très-prochain gendre... Le mariage est-il vrai ?... Ce genre n'est donc pas un prétexte inventé pour me mettre sur le pavé ?

Le docteur avait poursuivi :

—Mon ami a pensé que, vous qui avez vécu dans l'intimité de la famille, vous pourriez lui donner tous les renseignements nécessaires. Permettez-moi donc, mademoiselle, de faire appel à cette franchise que je lis dans vos yeux.

Le médecin avait trop forcé la dose, car, en s'inclinant à son compliment, la prudente vieille fille marmottait :

—C'est un naïf, celui là !... Plus souvent que j'irai lui conter la chose... Cela démolirait le mariage, Faustol voudrait alors savoir le motif. Cet imbécile qui m'interroge lui vendrait la tête et, avec plus de pension... non, pas de ça... Je veux me venger, mais je ne tiens pas à ce qu'on sache que le coup d'assommoir vient de moi.

Pendant que François réfléchissait, elle était sournoisement examinée par Perrier qui, après avoir pris un air suppli-ant, continua :

—Maintenant, mademoiselle, que je vous ai expliqué le service espéré de vous, je m'adresse à votre sincérité et à votre conscience pour me répondre.

—Si je vous dis la vérité sur Amélie, promettez-vous de me croire ?

—Je vous le jure ! prononça le médecin, s'attendant à une révélation.

La Bédache avança sa main en pigeon-vole, trouva son moins désagréable sourire et, avec une voix doucement émue :

—Eh bien, reprit-elle, ma chère Amélie est une perle... un vrai perle !

Si le docteur fut surpris de cette réponse, son étonnement n'approcha pas de celui qu'éprouva François, à son tour, en entendant Perrier s'écrier d'une voix désolée :

—Une perle ?... Ah ! quel malheur ! ! !

—Allons donc ! fit-elle en ouvrant des yeux démesurés où, malgré elle, brilla une lueur joyeuse.

—Elle sait vraiment quelque chose, mais elle a peur d'avouer, se dit le questionneur en constatant l'effet du piège qu'il venait de tendre.

Sa triviale exclamation de surprise était à peine lâchée que la Bédache avait vite repris son aplomb pour demander d'une voix sévère :

—Ai-je bien entendu, monsieur ?... Quand je vous affirme le mérite de Mlle Faustol, vous regrettez que rien ne ternisse la réputation de cet ange de candeur et de sagesse !

—Oh ! oh ! vous allez trop loin dans vos suppositions, mademoiselle. Mais la faute en est à moi qui ai manqué de franchise avec vous. J'aurais dû aller tout droit au but en vous avouant que mon ami, qui s'est jeté un peu en étourdi dans ces pourparlers de mariage, voudrait aujourd'hui s'en dégager. Alors il avait espéré que les informations lui fourniraient un motif pour se tirer d'embarras.

Durant l'explication de Perrier, la Bédache le couvait d'un regard défiant :

—Pas malin, pensait-elle. Afin de me faire parler, il s'était couché d'un côté ; le voilà qui se retourne de l'autre pour me délier la langue... Non, pas malin !

Elle haussa les épaules en reprenant :

—Je suis contrariée de ne pouvoir vous contenter, mais ce que j'ai dit est dit. Mlle Faustol est une perle. Elle est sage, intelligente, laborieuse, économe...

—Attends un peu, je vais te gratter où ça te cuit, ma laide farceuse, se dit le médecin.

Et il l'interrompit pour s'écrier :

—Oh ! il est inutile de m'énumérer les qualités de Mlle Faustol... Je suis convaincu qu'elle doit les posséder, du moment que je la sais capable de vous remplacer dans cet emploi que vous avez exercé pendant seize ans dans la maison.

Françoise eut un petit frémissement de rage et répondit d'une voix dont elle parvint pourtant à adoucir le ton hargneux :

—C'est vrai, Amélie me remplace fort bien.

De sa conversation avec l'hôtelier un souvenir revint à Perrier qui, appuyant sur la corde sensible, ajouta :

—Elle vous remplace si bien qu'elle vous fait même oublier, car il y a une heure, j'entendais mon anbergiste causer avec une vieille servante, lui affirmant que la maison avait surtout bien

marché depuis qu'elle était dirigée par celle que vous appelez un ange.

— Oh un ange... dont les ailes sont fièrement déplumées ! gringa la misérable emportée par la haine.

La phrase aussitôt achevée, le docteur partait d'un colat de rire en s'écriant :

— Eh ! à la bonne heure, ma fille !... on a eu bien de la peine à vous confesser... enfin, vous vous décidez, ce n'est pas malheureux !

Puis, avant qu'elle fût revenue de sa surprise, il ajouta brusquement :

— Parlez donc, grande bêtasse !... Vos paroles valent de l'or, et je vous en compterai à pleines mains... Ne comprenez-vous pas que je sais tout sur le compte de cette Amélie que vous exécriez ?

Démontée par la soudaine attaque de son adversaire, Françoise bégaya imprudemment :

— Vous savez qu'elle vit avec son père ?

— Oui, depuis son retour de pension, dit fort naïvement le médecin.

A ce ton qui lui prouva qu'elle venait de livrer son secret à un ignorant, la Bédache regarda Perrier avec un tel ahurissement que ce dernier, à la seule vue de cet immense trouble, devina immédiatement le vrai sens de la phrase du monstre.

— Ah ! bah ! fit-il en tressautant d'une joyeuse et ignoble satisfaction.

C'était jouer de bonheur ! Quand il cherchait simplement un moyen de tirer parti de l'aventure de M. de Saint-Dutasse, cette révélation de la vipère lui montrait tout à coup une seconde mine bien autrement riche que la première à exploiter.

On comprendra donc avec quel averse empressement, après sa première exclamation, il se hâta d'ajouter :

— Êtes-vous certaine de ce que vous venez de dire ?

Françoise avait eu le temps de se remettre. Elle voulut réparer son imprudence, et prenant un air étonné :

— Qu'ai-je donc dit ? demanda-t-elle d'une voix niaise. Que voyez-vous d'extraordinaire à ce qu'une jeune fille, quittant le pensionnat, vienne vivre chez son père ?

— Oh ! vous n'avez pas d'abord dit : « Vivre chez son père. »

— Ah ! dame ! je ne suis pas forte sur les subtilités de langage... En tout cas, voilà ce que j'ai voulu dire... Tant pis pour vous si vous épluchez mes mots afin de comprendre autre chose.

L'impatience gagna Perrier qui vint droit à la vieille fille et d'un ton bref :

— Ne jouez pas la bête, reprit-il, c'est perdre un temps que nous emploierons mieux à bien nous comprendre. Tout à l'heure vous avez fait un pas en avant et vous essayez à présent de reculer. C'est de la rouerie inutile avec moi qui, bien que vous connaissant depuis un quart d'heure seulement, pourrais vous dire ce que vous souhaitez le plus au monde.

— Tiens ! vous tirez donc la bonne aventure, vous ? ricana la harpie... Eh bien ; ça va... Voyons, tirez-la-moi, votre bonne aventure... Puisque vous prétendez si bien me connaître, dites-moi un peu ce que je suis.

— Stupide, haineuse et lâche ; voilà ce que vous êtes, ma fille, dit séchement le docteur.

— Hein ? fit-elle furieuse.

— Et je vais vous le prouver. Vous êtes haineuse ; car vous

brûlez du désir de vous venger de Mlle Faustol et de son père qui vous ont flanqué à la porte. Vous êtes lâche, parce que vous n'osez pas satisfaire vous-même votre rancune et, enfin, vous êtes stupide en ne devinant pas que je vous aurais procuré cette enviable satisfaction sans vous compromettre.

Et il marcha vers la porte en ajoutant :

— Sur ce, je vous quitte.

Après avoir tant prié le diable de lui envoyer quelqu'un qui se chargerait de sa vengeance, la Bédache ne pouvait laisser ainsi partir son visitour. Aussi, changeant d'allure, elle répondit au plus vite :

— Mais puisque vous m'avez affirmé tout à l'heure que vous saviez tout, pourquoi tenez-vous donc tant à ce que je vous renseigne ?

Quand Perrier lui avait dit tout connaître, il n'avait voulu parler que de l'exploit de M. de Saint-Dutasse. A cette observation de Françoise, il fit bonne contenance et reprit :

— Quoi vous importe ?... Oui, je sais tout... pensez-vous donc que c'est sans raison que j'arrive de Paris ?

— De Paris ? répéta-t-elle franchement ébahie.

Il faut avouer que la surprise de la mégère avait vraiment sa raison d'être. Ne sachant pas un mot de l'affaire du chevalier qui avait amené le médecin à Mortreuil, elle ne pensait qu'au secret intime de la maison Faustol, qu'elle croyait être seule à posséder, et se demandait par qui et comment il avait pu être révélé à Paris.

— Ah ! vous arrivez de Paris ? reprit-elle lentement.

— Sans doute. Pour qui donc m'avez-vous pris ?

Cette question ouvrait la voie des concessions à Françoise, qui sourit en disant :

— Pour qui je vous ai pris ?... D'abord pour un finaud... ensuite pour un garçon de Lunéville, de Nancy ou bien d'Épinal qui, sans le sou et courreur d'un gros dot, est venu flâner autour de Mlle Faustol, en se demandant si, pour appuyer ses prétentions, il n'existait pas quelque gros secret qui forçât le père à donner sa fille à celui qui saurait jouer du chantage.

La Bédache venait d'offrir au docteur le joint qu'il cherchait vainement depuis cinq minutes.

— Eh bien, fit-il, quand cela serait ?

— Vous avouez donc que j'ai deviné ?

— Soit, admettons-le.

— Alors vous voulez épouser ?

— Oui.

— Épouser... quand même ? appuya Françoise.

— Bah !... elle est si riche... c'est le principal, dit cyniquement Perrier.

— Oh ! oh ! vous êtes un garçon décidé !

— Oui... et si décidé que je n'hésiterais pas à lâcher un morceau de la dot à celui... ou à celle qui m'aurait aidé à la conquérir, ajouta le docteur en la regardant fixement.

— Vous aider en quoi ?

— En m'apprenant le moyen d'assouplir le père.

— Puisque vous le connaissez, ce moyen.

— Oui, mais je veux être bien certain qu'il est vrai... je puis avoir cru ce qui n'est pas... il faut quelqu'un qui me confirme le fait.

— Bon, bon, je comprends, dit la vieille fille qui devint subitement rêveuse.

Sans se laisser prendre à ce faux recouvrement, Perrier attendit un peu, puis il demanda :

— A quoi pensez-vous donc ?

—A la fortune des Faustol... Savez-vous à quel chiffre elle se monte ?

—Non, je sais seulement qu'elle est énorme.

Sur ce point, le médecin n'avait été renseigné que par Frochon l'aubergiste, qui lui avait appris que Faustol remuait les millions à la pelle. En faisant la part de l'exagération provinciale qui change un sou en un louis, Perrier avait cru être dans les données vraies en réduisant tous ces millions à sept ou huit cent mille francs.

—Je sais d'autant mieux le chiffre exact de cette fortune que, pendant seize années, j'ai parcouru tout à mon aise les papiers de M. Faustol, insista François.

—Alors, dites-le.

—Eh bien, par son père et par son oncle... car il est à peu près certain qu'elle héritera aussi de ce dernier... Amélie représente pour celui qui l'épousera un avenir de dix millions.

—Vrai ! s'écria le docteur dont il nous serait impossible d'exprimer l'accent d'ardente convoitise.

—Ah ! monsieur l'épouseur, il paraît que l'eau vous en vient à la bouche !

En attribuant à l'avidité d'un coureur de dot le cri du médecin, la Bédache commettait une erreur. A l'énonciation de la fortune, il s'était aussitôt dit :

—Dix millions ! Quel joli coup de pioche, la Cardoze et moi, nous allons donner dans le tas !

Puis reprenant au plus vite son rôle de futur, il s'empressa de répondre :

—Ecoutez donc, ma chère demoiselle... on serait content à moins... un avenir de dix millions.

—Oui, un avenir... mais le présent est moins gras, car la dot n'est que de quinze cent mille francs.

—Dites de treize cent mille seulement, appuya Perrier en souriant.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on en doit déduire deux cent mille francs pour celle qui m'aura fait entrer dans la maison après m'avoir fourni le moyen de ne pas en être chassé.

—Oui, mais il faut tout prévoir... il peut arriver que vous n'épousiez pas... alors le morceau à prendre sur la dot devient...

—Marié on non, la somme sera due, interrompit le docteur.

—Ah ! vous êtes raisonnable... on s'entend gentiment avec vous... Dire que nous avons failli nous fâcher...

Perrier n'aimait pas les détails oiseux. Il lui coupa donc une seconde fois la parole pour demander brusquement :

—Allons au fait... ainsi vous m'affirmez que Faustol et sa fille ?...

Si incomplète que fût cette question, la hideuse créature la comprit sans peine. Elle éclata d'un rire aigre en s'écriant :

—Parbleu !

—Vous en êtes certains ?

—Je l'ai surpris se glissant, la nuit, chez sa fille.

La réponse suffit sans doute au docteur, car, sans insister, il passa outre et fit cette autre question :

—Vous pouvez aller chez eux ?

—Je n'y suis pas retournée depuis deux mois que j'en suis sortie, mais je ne sais pas que les Faustol m'aient fermé leur porte à tout jamais.

—Bien. A présent, autre chose... Peut-on loger chez vous ?

—J'ai trois pièces inhabitées au premier étage.

—Avec deux lits ?

—Deux lits... pour vous seul ?

Sans daigner répondre, Perrier poursuivit :

—A propos, avez-vous des parents ?

—Oui, j'ai un frère.

—Bien. Alors vous ferez en sorte qu'on apprenne dans le pays que vous avez offert l'hospitalité à votre belle sœur.

—Qu'est-ce que vous me contez là ?

—Oui, vous ferez passer pour votre belle-sœur la jeune femme qui viendra me rejoindre ici.

—Une jeune femme !... votre maîtresse peut-être ! Ah ça ! vous moquez-vous de moi ? Voulez-vous me faire croire que vous songez à l'installer à Mortreuil ?

—Pourquoi pas ?

—Mais parce que, si elle est tant soit peu jalouse, elle vous fera manquer votre mariage avec Mlle Faustol.

—En quoi cela peut-il vous importer, chère demoiselle Bédache, puisqu'il a été convenu que, marié ou non, je vous payerai la somme promise ? répondit Perrier.

III.

A ce moment on sonna.

—Enfin voici M. Avril qui revient de voir la Cardoze pour laquelle je lui ai donné une commission, s'écria Bourguignon en interrompant son réoif.

(Car nos lecteurs ne doivent pas avoir oublié que nous nous sommes substitué au vieux domestique contant à M. de Valnac par suite de quelle aventure la Cardoze était devenue la "l'épouse-servante" de Perrier.)

Bourguignon courut ouvrir la porte de l'appartement, mais au lieu du jeune homme qu'il attendait depuis le matin, il se trouva en présence du concierge de la maison.

—Que demandez-vous, père Mathis ?

—J'aurais bien voulu parler à M. Avril pour une petite réclamation.

—Faites-la-moi, je la lui transmettrai dès qu'il sera rentré.

—Voici la chose en deux mots. La maison possédant plus de mansardes que les locataires n'ont de domestiques à loger, vous n'ignorez pas que le propriétaire, M. Perrier, veut bien m'abandonner les chambrettes inoccupées que je loue en garni pour en tirer un supplément à mes maigres appointements. Or, M. Avril, quand la fortune lui est arrivée, se trouvait être mon locataire à la semaine... Comme voilà une quinzaine qu'il est installé dans l'appartement de feu M. de Saint-Dutasse, je voulais lui rappeler que sa location de la mansarde court toujours.

—Et par conséquent lui réclamer la quinzaine échue, n'est-ce pas ?

—Ce n'est pas que je sois inquiet de mon argent, croyez le bien...

—Non, mais vous seriez enchanté de le toucher tout de suite... Tenez, père Mathis, vous voici payé.

Et Bourguignon, qui avait hâte de se débarrasser de l'importun pour rejoindre M. de Valnac, mit trois louis dans la main du réclamant.

—Oh ! mais, c'est beaucoup plus qu'il ne m'est dû, fit le portier en dissimulant le geste de ch. rocher dans sa poche la monnaie à rendre.

—Non, non, gardez tout. Vous porterez l'excédant comme avance reçue, répondit le vieillard qui le poussait doucement dehors afin de pouvoir refermer la porte.

Mais Mathis, bavard de premier ordre, au lieu de comprendre le congé qui lui était donné, s'appuya sur le chambranle de la porte en homme disposé à jacasser.

—Comme avance reçue, répéta-t-il. Ah ça, M. Avril, si bien logé ici, tient donc à garder sa mansarde ? Alors je vais en prévenir l'autre locataire qui me tourmente pour l'avoir.

—Ah ! vous avez quelqu'un qui vous demande cette mansarde ? dit Bourguignon qui, sans qu'il pût s'en expliquer le motif, fut surpris par ce détail.

—Sans doute... elle est la plus belle de la maison... et celui qui la désire est fort impatient d'y entrer, je vous l'assure ; il est logé dans un vrai chenil, grand comme la main, sans lucarne. Je lui ai promis que dès qu'une mansarde deviendrait vacante, il aurait préférence, et, en attendant mieux, il s'est installé dans ce trou, sans air, où il n'y a même pas la place d'un lit.

—Alors comment dort-il ?

—Il paraît qu'il va coucher chez un pays. Son cabinet ne lui sert, pour ainsi dire, qu'à y enfermer sa malle. Aussi ne vient-il ici que pour changer de litige.

—Depuis quand avez-vous ce locataire ?

—Depuis cinq jours... et le temps lui paraît long, je vous le jure... Croyant que M. Avril ne garderait pas sa mansarde, j'ai eu l'imprudence de la promettre à mon barbu.

—Ah ! votre locataire est barbu ?

—Oh ! barbu et moustachu ! un vrai bonnet à poil !... et orgueilleux de sa barbe comme le sont tous les petits hommes... car, s'il a le menton d'un sapeur, il ne possède pas la taille d'un tambour major... Bref, il est impatient de quitter son trou qui est à deux lieues de l'escalier, tout au bout de la maison, à l'extrémité d'un corridor obscur et...

Le concierge s'interrompt subitement pour tendre l'oreille à un bruit qui montait du bas de l'escalier.

—Attendez donc, dit-il en quittant le seuil de l'antichambre pour aller se pencher sur la rampe.

Bourguignon, vaguère si pressé de se débarrasser de Mathis, semblait maintenant avoir oublié qu'il était attendu par M. de Valnac. Au lieu de refermer la porte au plus vite derrière le concierge, il fit deux pas au dehors à la rencontre de ce dernier qui, après son coup d'œil donné, revenait à lui.

—Quand on parle du loup... vous savez ? C'est justement mon barbu qui grince, souffla Mathis.

Celui que le concierge appelait le barbu ne tarda pas à attendre le carré sur lequel l'attendaient les deux hommes, qui s'affacèrent pour lui livrer passage. En signe de remerciement, il souleva sa casquette en les côtoyant, et, sans mot dire, il s'engagea sur l'escalier qui conduisait à l'étage au dessus. Si prompt qu'il eût été à passer, Bourguignon avait eu le temps de l'examiner, et comme, au même moment, le barbu avait levé les yeux sur le vieux valet, leurs regards s'étaient croisés.

—Où donc ai-je vu ces yeux-là ? se dit le vieillard en continuant à suivre du regard le petit homme qui poursuivait son ascension.

Quant à Mathis, il s'était sans doute attendu à ce que son barbu s'arrêterait pour échanger quelques mots et il n'avait pas songé à l'arrêter au passage. Mais l'autre avait si prestement filé qu'il était à moitié de l'étage supérieur quand le concierge lui cria :

—Ah ! mon locataire, j'étais justement en train de m'occuper de vous... pour tâcher de vous faire avoir la mansarde que vous désirez.

(A CONTINUER.)

VARIÉTÉS

Deux lycéens parlent politique : cet âge est sans pitié.

—Moi, dit l'un, je voudrais une République entourée d'institutions...

—De demoiselles !... achève le camarade.

Sous un croquis de Pis, dans le Charivari :

Un bon bourgeois lit son journal :

—1884, une année bissextile. Allons, zut ! un jour de plus à vivre avec ma femme.

En police correctionnelle :

—Prévenu, vous connaissez les faits qui vous sont reprochés... Vous avez roué de coups votre malheureuse femme, qui a dû garder le lit pendant près d'un mois...

—Mon président, elle m'avait volé mes économies pour s'acheter une robe de velours. Alors, j'y ai dit comme ça : Je vas taper dessus... T'auras du velours... frappé !

Bébé est allé avec sa tante visiter l'écurie de son oncle.

—Tiens, dit-il, comment donc que ça s'appelle cette machine en bouts de bois où il y a du foin ?

—C'est le râtelier...

Après un moment de réflexion :

—Dis donc, ma tante, est-ce que c'est pour mettre du foin dedans le râtelier que tu as dans la bouche ?

NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement du roman maintenant en cours de publication, nous en commencerons bientôt un autre du plus grand intérêt. En attendant, nous offrons aux nouveaux souscripteurs les avantages suivants :

À toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci après nommés : *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique*, *Un Échappé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.
475 rue Craig, Montréal.
Boite 1080.